

Annabel Abbs

MÉFIEZ-VOUS DES FEMMES QUI MARCHENT



ARTHAUD

Méfiez-vous
des femmes qui marchent

Annabel Abbs

Méfiez-vous
des femmes qui marchent

Traduit de l'anglais par Béatrice Vierende

ARTHAUD

Ce texte a été publié pour la première fois en Grande-Bretagne
par Two Roads (John Murray Press, Hachette UK)

© Annabel Abbs, 2021 pour l'édition originale.
© Flammarion, Paris, 2021 pour la traduction française.

87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0802-4256-3

Publié avec le concours de Rachel Mills Literary Ltd.

À Saskia, parfaite compagne de randonnée

LES FEMMES QUI MARCHENT

Le livre que voici explore les vies et les randonnées de six femmes d'exception. Certaines sont très connues, d'autres moins. Afin de les mettre en contexte le plus clairement possible, j'ai décidé de les présenter ici même, dès la première page du livre.

L'Allemande Frieda Lawrence Ravagli, née von Richtofen (1879-1956), a été l'épouse de l'écrivain D. H. Lawrence, mais aussi l'auteur de souvenirs, *Not I, But the Wind...*, et de plusieurs essais. Elle a servi de modèle et d'inspiration à bon nombre de personnages peuplant les romans et les nouvelles de Lawrence, jouant dans son œuvre un rôle si crucial qu'on la considère souvent comme sa collaboratrice.

La Galloise Gwen John (1876-1939) a vécu et peint en France tout au long de sa vie d'adulte. Bien qu'elle soit l'une des artistes peintres les plus connues de Grande-Bretagne, elle est restée pendant la majeure partie de sa carrière dans l'ombre de son frère Augustus, peintre lui aussi, et de son amant, Rodin. On connaît surtout ses lumineux portraits de femmes

Méfiez-vous des femmes qui marchent

dont l'un (*Dorelia éclairée par une lampe à Toulouse*) a récemment été vendu aux enchères pour plus d'un demi-million de dollars à New York.

Clara Vyvyan, née Coltman Rogers (1885-1976), Australienne de naissance, a grandi en Angleterre. Brillante titulaire d'un diplôme universitaire scientifique, elle a poursuivi des études d'assistante sociale pour aller travailler dans les quartiers pauvres de l'est de Londres. Infirmière pendant la Première Guerre mondiale, elle s'est ensuite fixée en Cornouailles où elle écrivait des livres tout en cultivant la terre. Voyageuse et randonneuse enthousiaste, elle a écrit plus de vingt ouvrages qui ont aujourd'hui sombré dans l'obscurité.

L'Écossaise Nan (Anna) Shepherd (1893-1981) est une écrivaine, poète, essayiste et éducatrice, dont le livre, *La Montagne vivante*, où elle évoque ses randonnées dans la chaîne des Cairngorms, fait aujourd'hui, à juste titre, figure d'ouvrage pionnier du courant littéraire baptisé *nature writing*, qu'on appelle parfois, en France, littérature des grands espaces. Elle figure aujourd'hui sur les billets de 5 livres de la Banque d'Écosse.

La Française Simone de Beauvoir (1908-1986) est une écrivaine française, philosophe existentialiste et théoricienne du féminisme, surtout connue de nos jours pour son ouvrage féministe qui a fait date, *Le Deuxième Sexe*. Elle a beaucoup écrit : journaux intimes, souvenirs, essais, volumineuse correspondance, romans couronnés par des prix littéraires. Bien

Les femmes qui marchent

qu'elle ait passé sa vie entière à Paris, elle s'en échappait régulièrement pour aller marcher dans les régions rurales et isolées.

L'Américaine Georgia O'Keeffe (1887-1986) est aujourd'hui reconnue comme une des artistes majeures du ^{xx}e siècle et une personnalité de grande importance. Réputée aussi bien pour ses tableaux de fleurs que pour ses paysages, elle a commencé à peindre au Texas, mais elle a passé la fin de sa vie au Nouveau-Mexique. Ces deux États l'ont inspirée jusqu'à sa mort.

Figurent aussi dans le livre, mais sans avoir un chapitre particulier :

Daphné du Maurier (1907-1989) est un des grands noms de la littérature anglaise, connue surtout pour ses romans, *Rebecca*, *La Crique du Français*, *Ma cousine Rachel* et *L'Auberge de la Jamaïque* (tous adaptés à l'écran). Elle a aussi écrit des pièces de théâtre, des nouvelles, des biographies et des livres sur la Cornouailles où elle habitait, non loin de Clara Vyvyan. La majeure partie de son œuvre reflète un profond amour pour les paysages sauvages.

L'Américaine Emma Gatewood (1887-1983), plus connue sous le nom de Grandma Gatewood, est une des pionnières de la randonnée dite « de l'extrême » et la première femme à avoir parcouru seule d'un bout à l'autre l'Appalachian Trail (3 489 kilomètres), exploit qu'elle répéta trois fois en tout, la dernière à l'âge de 75 ans.

Méfiez-vous des femmes qui marchent

Les lecteurs attentifs remarqueront que certaines de ces femmes sont désignées par leur nom de famille et d'autres par leur prénom. Après mûre réflexion, j'ai décidé d'utiliser le nom qui me venait d'instinct. C'était généralement celui que chacune de ces femmes aurait préféré, me semblait-il. Par exemple, j'ai toujours eu le sentiment que Simone de Beauvoir aurait mieux aimé figurer sous son nom de famille plutôt que sous son prénom. Même constat pour Georgia O'Keeffe.

Frieda Lawrence a porté en son temps quatre noms de famille différents, mais dans son idée, elle était tout simplement Frieda. J'imagine qu'elle aurait ri aux larmes si elle avait su combien de nuits blanches j'ai passées à m'interroger sur le nom à donner aux femmes dont je parle ici.

Une artiste de la trempe de Gwen John aurait sans doute dû être désignée par son seul nom, John, mais c'est son frère Augustus, peintre lui aussi, qui s'est approprié le patronyme, laissant sa sœur dans une espèce de vide nominal qu'elle exprima par le manque d'empressement qu'elle mettait à signer ses œuvres. C'est pour cela que j'ai préféré l'appeler Gwen dans les pages qui vont suivre.

Clara Vyvyan a écrit aussi bien sous son nom de jeune fille (Coltman Rogers) que sous son nom de femme mariée. Mais comme, à l'instar du nom John, le nom de famille Vyvyan ressemble à un prénom, en l'occurrence Vivien (leur prononciation étant d'ailleurs identique), j'ai trouvé mon texte plus clair en l'appelant Clara. Et comme Daphné

Les femmes qui marchent

du Maurier partage le chapitre avec elle, elle est devenue Daphné.

Lorsqu'il me semblait qu'il n'y avait pas matière à confusion, j'ai opté pour le nom de famille, dans la grande tradition de la littérature masculine.

J'ai utilisé dans ce livre l'expression « les femmes qui marchent » pour désigner ces femmes marchant pour le plaisir et non par obligation, dans le cadre de leurs tâches professionnelles ou ménagères ; des femmes qui pouvaient tirer parti de cette activité, plutôt que la pratiquer par pure nécessité. De ce fait, hélas, il m'a été presque impossible de trouver des personnalités historiques de couleur, ou des femmes marchant avec leurs enfants ou des femmes pauvres. Ces femmes-là avaient rarement l'occasion de s'enfoncer en pleine nature pour se changer les idées, chercher l'aventure ou se faire plaisir. Pourtant, si l'on considère les distances parcourues et la simple endurance, elles n'ont pas leurs pareilles.

Pour finir, je précise que j'ai utilisé les mots *sauvage*, *reculé*, *dépeuplé* et *rural* dans leur acception la plus générale pour désigner des paysages essentiellement non urbains et souvent à peine peuplés. Ces termes ne sont pas censés faire allusion à des particularités topographiques ou géographiques.

INTRODUCTION

OÙ SONT LES FEMMES ?

« Pour une fois, je me sentais vraiment libre. »

Mathilde Blind (1841-1896),
fragment autobiographique inédit
sur ses randonnées solitaires
dans les Alpes, en 1860.

J'arpente le faite verdoyant d'une colline, à la poursuite de mon ombre, longue, bleue et floue. À ma droite, l'océan, paré de sequins ensoleillés. À ma gauche, la crête retombe en direction de carrés délimités par des haies, des carrés moutarde, safran, roux. Le vent s'agite dans mes cheveux et frotte contre les jambes de mon ombre qui s'allongent sur l'herbe avec une démesure surréaliste. Mon cerveau tourne en rond sans trêve, s'efforçant de situer le paysage : où suis-je ?

Et puis l'image disparaît et me voici ailleurs, recroquevillée tout contre le flanc rocheux d'une montagne. Au-dessus le ciel est noir et grêlé. Une énorme lune orangée plane dans l'obscurité. Quelqu'un me tire par la main pour m'encourager à me lever. Je me mets debout et je marche, pas à pas, avec fermeté, le long

Méfiez-vous des femmes qui marchent

d'un étroit sentier pierreux inondé de clair de lune. Un silex perce ma botte, enfonçant son aiguillon dans la plante de mon pied, couverte d'ampoules. Encore une fois, mon esprit tourne en rond, s'efforçant de situer mon corps libre d'attaches. Où suis-je ?

Pendant des heures, je passe d'un endroit sauvage à un autre : d'une lumière éblouissante à un puits d'obscurité ; d'un air humide et maussade à une atmosphère fulgurante de givre et de glace ; de forêts de chênes à des landes sablonneuses, puis à l'herbe en pleine maturation de... de quelque part, mais où ? Des bruits m'arrivent : des pierrailles crissant sous mes pieds ; des peupliers geignant dans le vent ; les dents émoussées de moutons déchiquetant une prairie ; le croassement de corbeaux ; la chanson d'une grive. Je me cramponne aux bruits, les entassant au fond de mes oreilles, dans l'espoir qu'ils vont me révéler où je suis, où j'ai été, où je vais.

Quand j'ouvre les yeux, la pièce est d'une blancheur aveuglante. Une infirmière en blouse bleue rehausse mon lit en tournant une manivelle. Des dizaines de fils relient le dos de ma main à un goutte-à-goutte équipé d'une lumière rouge clignotante. La grive chante vaguement dans mes oreilles, mais le goutte-à-goutte fait plus de bruit, son bip-bip frénétique résonne autour de mon lit entouré de rideaux. Je ne chemine pas à flanc de colline les cheveux ébouriffés par une forte brise. Je ne suis pas non plus blottie sur le bord vertigineux d'une montagne. Je suis dans un lit d'hôpital. Lentement, les vastes solitudes de mon esprit s'estompent. Le bégaiement électronique du goutte-à-goutte s'amplifie, effaçant les corbeaux qui vitupèrent, la grive qui chantonne. Je

Introduction

me rappelle où je suis : au Charing Cross Hospital à Londres. Je suis tombée et mon crâne a heurté le trottoir, une chute si violente que ma voisine a cru, dit-elle, que c'était le livreur du supermarché qui laissait tomber une pile de palettes sur la route.

Mes jambes sont en parfait état, mais je ne parviens plus à marcher. Chaque mouvement est accompagné de vertiges ondulant comme des vagues. On dirait que le sol bascule constamment sous mes pas. Que je suis plus ivre que je ne l'ai jamais été – ou que je n'ai jamais eu envie de l'être.

— Votre repas va arriver, dit l'infirmière en écartant les rideaux de plastique qui entourent mon lit.

— Quand est-ce que je pourrai marcher ?

Je ne veux ni manger ni boire. Je ne veux qu'une seule chose – marcher.

— Bientôt, répond-elle, mais je ne l'écoute plus.

Par la porte ouverte, je vois le couloir et la chambre d'en face. Je vois des gens qui marchent, portant des plateaux en équilibre et des sacs, un enfant qui traîne un scooter en plastique, un homme appuyé sur son déambulateur. Certains avancent à vive allure, courant presque. D'autres déambulent à pas lents, boitent ou font péniblement glisser leurs pantoufles sur le linoléum.

Je les observe, hypnotisée de les voir bouger. Surgissant d'une provenance que je ne parviens pas à situer – mes pieds ? mes entrailles ? ma tête ? – une profonde souffrance intérieure grandit en moi. J'essaie de la localiser, de la relier à ma blessure. Mais elle n'a rien à voir avec les sourds coups de marteau dans mon crâne. Ce n'est pas non plus la délicatesse d'un hématome, la douleur aiguë d'une coupure. Tandis que je

Méfiez-vous des femmes qui marchent

contemple fixement les gens qui passent devant mon lit, la souffrance se répand dans tout mon corps, elle me pique les yeux, me serre la gorge, me vrille l'estomac.

C'est alors que deux pensées me frappent :

Je n'ai jamais vraiment reconnu à sa juste valeur la faculté de marcher – à grands pas, en traînant les pieds, à tout petits pas, ou même en courant. D'être un bipède.

Sans mes jambes, je suis une captive, une prisonnière.

Ma souffrance intérieure me fait l'effet d'un désir, d'une violente envie d'avoir la chance que mes jambes me soient rendues. Une envie teintée de regret – le regret de toutes ces années au cours desquelles j'ai marché sans même y penser. Et de toutes ces années passées assise – dans des voitures, devant des écrans, à des tables, des bureaux, des bars, dans des transats, des lits, des baignoires.

L'infirmière penchée sur moi me dévisage : « Allons, allons... ne faites pas cette tête-là ! Votre famille va venir vous voir ce soir ? »

Je cligne des yeux et incline la tête, tout en me faisant une promesse : quand je pourrai remarcher, je saisirai toutes les occasions d'aller à pied. Et je veillerai sur mes jambes comme si elles étaient ce que je possède de plus précieux.

— Vous allez pouvoir très vite marcher dans votre chambre, me dit l'infirmière comme si elle lisait dans mes pensées.

Promenant mes yeux encore embués par la fatigue, je remarque le plastique et le béton de ma chambre, la

Introduction

vue sur un paysage de parpaings par la fenêtre. Tout est gris et blanc. Ça sent le... le détergent ? L'eau de javel ? Le bourdonnement sourd de la circulation s'infiltré par les fenêtres à double vitrage – sirènes, klaxons, le hurlement d'une moto. Il me paraît incongru de marcher ici.

— Il faut que je rentre, dis-je d'une voix éraillée.

L'infirmière fronce les sourcils, puis elle sourit :

— Je vais vous apporter vos calmants et remplir votre goutte-à-goutte.

— J'ai besoin de marcher à la campagne... pas dans les villes, ni les hôpitaux..., dis-je d'une voix pâteuse tandis qu'elle me tourne le dos et sort.

Je ferme les yeux et me fais un autre serment – à partir d'aujourd'hui, toutes nos vacances seront consacrées aux randonnées. Le plus jeune de nos enfants a 7 ans. La plus âgée 14. Plus question de traîner sur la plage. Ni au bord d'une piscine. À dater d'aujourd'hui, nous allons escalader des échaliers et des collines, gravir des montagnes et nous enfoncer dans des vallées, longer le bord de falaises et déambuler au fond de bois... Mes merveilleux enfants, qui aiment les voitures, adorent la vitesse, contemplant les écrans, marcheront.

J'ai grandi sans voiture. Mes parents ne savaient pas conduire et refusaient fermement d'apprendre. Nous marchions donc par nécessité. Mais aussi, tous les jours, par plaisir.

Bien plus tard, je suis tombée amoureuse d'un alpiniste et les balades de mon enfance se sont transformées en excursions de montagne à travers les régions les plus reculées de l'Himalaya, dans les

Méfiez-vous des femmes qui marchent

Alpes, et en Grande-Bretagne dans la région du Peak District, du Lake District, des Brecon Beacons et des Black Mountains. L'alpiniste a disparu, remplacé au bout d'un certain temps par Matthew qui adorait marcher, lui aussi, et que j'ai épousé. Nous avons passé nos week-ends et nos vacances à arpenter le massif de Snowdonia, les South Downs, le chemin côtier du Devon, Dartmoor, les landes du Yorkshire, le Kilimandjaro.

Les randonnées se sont brusquement arrêtées avec la naissance de notre premier enfant. Après la naissance du troisième, j'ai échangé une carrière que j'adorais contre la tyrannie de la vie au foyer. En un clin d'œil, mon univers a rétréci.

Occupée à élever des petits enfants dans un milieu urbain confiné, j'avais le sentiment de manquer de verdure, d'isolement, d'air. Il y avait des moments où j'éprouvais un besoin d'arbres si viscéral qu'il me semblait que mon crâne allait se fendre, expédiant en orbite les derniers lambeaux de raison qui me restaient.

Je traînais mes enfants jusqu'au jardin public le plus proche, mais ce n'était qu'une piètre approximation des grands espaces et des longues marches après lesquels je soupirais. Faute de mieux, je me suis mise à lire des livres sur les randonnées et la nature, je parvenais même à tenir mon bouquin d'une main, tout en me servant de l'autre pour charger le lave-linge, moucher les nez, nettoyer les bobos et faire des constructions en Lego. Tous les soirs, je venais à bout de quelques paragraphes supplémentaires avant de m'écrouler dans un sommeil aussi épuisé qu'agité.

Introduction

Pendant quelque temps, la lecture m'a suffi. Je me déplaçais par l'imagination au milieu de montagnes couronnées de neige ; à travers des forêts séculaires où la lumière tombait, tamisée par les plus hautes branches des arbres ; le long de vallées printanières ourlées d'une verte frange de saules. En mon for intérieur, je déambulais au bord de rivières impétueuses et de fleuves tumultueux, je traversais des landes et des marécages gorgés d'eau, tandis que des faucons tournoyaient au-dessus de ma tête.

Mais quelque chose me rongait. Quelque chose d'inexprimable. Un vague sentiment de malaise me soufflait à l'oreille l'idée que ces livres n'étaient pas vraiment faits pour moi, qu'ils n'étaient que des palliatifs. Je me suis efforcée de repousser cette impression croissante de rupture, parce que je craignais de m'effondrer sous le poids des contraintes domestiques, si je ne pouvais pas vivre à travers mes lectures.

Un soir, au moment d'éteindre ma lampe, mon regard a été attiré par les livres sur ma table de chevet. En contemplant leurs dos, j'ai remarqué quelque chose qui ne m'avait encore jamais sauté aux yeux : chacun d'eux portait le nom d'un homme. La surprise se doublait de perplexité, car tout en me considérant comme une féministe, je n'avais jamais prêté grande attention au sexe de l'auteur quand j'achetais ou empruntais un livre.

À cette époque, mes emplettes livresques passaient par un déplacement éclair jusqu'au rayon « Livres pour enfants » de la librairie la plus proche. En ressortant – dans un amas de trotinettes, animaux en peluche, poussette bourrée à craquer, croulant sous

Méfiez-vous des femmes qui marchent

les sacs à provisions – j’attrapais un livre au vol en passant devant une table, si possible avec un oiseau ou un arbre en couverture.

En voyant ainsi empilée, dos sur dos, toute une ribambelle d’hommes, j’ai eu un temps d’arrêt. Je me suis demandé si c’était de là qu’était venue mon étrange impression de rupture, si c’était la raison pour laquelle mes lectures m’avaient plutôt fait l’effet d’un médicament que d’une inspiration.

Huit jours après ma chute, je suis rentrée de l’hôpital pour me reposer et permettre aux os de mon crâne fracturé de se ressouder. Je marchais très lentement, accrochée aux bras des amis et de la famille, mais mon cerveau grouillait d’idées géniales en vue de randonnées qui ne l’étaient pas moins.

J’ai fouillé parmi mes livres, remarquant, encore une fois, l’absence des femmes. Tandis que je parcourais ma cuisine sur des jambes branlantes, mon esprit brouillé tournait en rond. Je n’arrivais pas à chasser l’idée d’hommes bien découplés se mettant en route, bâton en main, cheveux au vent, sans l’ombre d’un souci domestique, ou peu s’en fallait, pesant sur leurs épaules musclées et sereines.

La juxtaposition de l’espace comprimé, restreint où se déroulait la vie domestique des femmes et des amples panoramas à travers lesquels vagabondaient ces hommes insoucians s’imposait avec une clarté vive et dérangeante à mon esprit désormais en éveil. Ces « marcheurs » avaient des mères, des épouses et même une progéniture. Mais où étaient-elles ? Pourquoi étaient-elles si rarement mentionnées ? Se pouvait-il que ces femmes absentes fussent justement

Introduction

occupées à créer les foyers permettant à ces messieurs de se mettre en route avec autant de nonchalance et d'exubérance ?

Je ne leur en voulais pas, à ces hommes (dont la plupart, d'ailleurs, étaient morts), mais j'étais en colère contre leur domination, jamais remise en question. Et j'étais fâchée contre moi-même parce que je n'avais pas fait l'effort de chercher des livres écrits par des femmes. Car les femmes, enfin, avaient sûrement marché elles aussi – et elles avaient dû écrire des livres sur leurs expériences.

J'ai commencé à explorer Internet, à rôder chez les bouquinistes, à fouiller les catalogues des bibliothèques. Les femmes brillaient par leur absence. Comme l'avait noté Rebecca Solnit, une des rares écrivaines à s'être intéressées aux randonnées : « Tout au long de l'histoire de la marche, les grandes figures ont été des hommes¹. »

De temps à autre, je voyais apparaître le nom de Virginia Woolf. J'avais passé mes années d'adolescence à l'ombre des South Downs, où Woolf avait vécu et fait des randonnées pendant une grande partie de sa vie d'adulte. Mes parents y habitaient toujours, donc chaque fois que j'en avais l'occasion, je préparais un circuit Woolf et j'ai commencé à la suivre à la trace dans toute la région. Lors de ces marches, j'ai senti revenir mon sens de l'équilibre, mon humeur s'améliorait, elle aussi, je respirais de nouveau.

1. Rebecca Solnit, *Wanderlust : A History of Walking*, Granta, 2014.

Méfiez-vous des femmes qui marchent

Et en plus, j'étais grisée de parcourir les mêmes chemins que Woolf – les douces ondulations grignotées par les moutons des Downs, la mer d'argent, toute ridée dans le lointain, les alouettes jaillissant sous mes pieds, le soleil paresseux de l'été. J'imaginai l'esprit curieux et désobéissant de Woolf prenant la mesure de ce paysage, l'absorbant, le filtrant, le transmuant en art.

Mais une question, toujours la même, ne cessait de me tarauder : enfin, Virginia Woolf n'avait pas pu être la seule femme à marcher ainsi ? Il y en avait sûrement eu d'autres capables d'écrire sur les consolations des promenades en milieu rural. Quelques noms surgissaient : Dorothy Wordsworth, les sœurs Brontë, Elizabeth Bennet dans *Orgueil et Préjugés...* mais aucune ne s'était vu accorder la célébrité et l'attention monopolisées par les hommes empilés à côté de mon lit.

Ma quête des femmes qui marchent s'est faite plus rigoureuse ; même si les vastes solitudes avaient le plus souvent été la chasse gardée des hommes qui multipliaient les exploits, marches forcées en pliant sous le poids de leur havresac, circuits complets, escalades, carnages parmi la faune sauvage, fusil ou canne à pêche à la main, un nombre croissant de récits écrits par des femmes couvrant de longues distances dans des contrées isolées (souvent inédits quand ils n'étaient pas épuisés) se faisait jour.

Dans les salles fraîches et modernes du Musée alpin de Munich, j'ai trouvé des photographies sépia de femmes pratiquant la randonnée et l'escalade, sanglées dans des corsets, avec des jupes longues et

Introduction

des grands chapeaux. Aucune pourtant n'était identifiée. Les hommes que l'on pouvait voir dans tout le musée – en compagnie d'éditions originales de leurs livres, d'échantillons de leurs peintures et de leurs photographies et même des crampons dont leurs souliers étaient munis – avaient droit à des plaques où figuraient leur nom et leurs dates. Mais les femmes qui faisaient face à l'objectif du photographe restaient anonymes et privées d'identité. J'ai demandé à l'employée du musée qui elles étaient. Elle a haussé les épaules.

— Nous n'en savons rien. Peut-être les épouses ou les sœurs.

Si le fait de parcourir des espaces sauvages peut (comme la science paraît le confirmer de plus en plus) rendre la santé et la jeunesse à ceux qui s'adonnent à cette activité, pourquoi l'a-t-on refusée aux femmes ? Et si on ne la leur a pas refusée, où sont ces femmes ? Et pourquoi ne sait-on rien d'elles ?

Un grand nombre des femmes qui ont eu l'audace d'entreprendre de longs voyages à pied – et qui auraient pu ainsi inspirer les générations à venir – a disparu sans laisser de traces dans les brumes de l'histoire. Certaines, comme Nan Shepherd, commencent à reparaître discrètement ; leurs récits sont redécouverts, réédités, encensés. D'autres, comme Simone de Beauvoir, sont célèbres, mais pas pour avoir marché. Beaucoup d'autres encore ont disparu, parce qu'en tant que modèle littéraire, les voyages à pied en pleine nature étaient écrits par les hommes et pour les hommes, parce que les clubs de marche et d'alpinisme étaient réservés exclusivement aux hommes, parce

Méfiez-vous des femmes qui marchent

que les maisons d'édition étaient dirigées depuis toujours par des hommes et enfin parce que l'on nourrissait le malencontreux souci de protéger les femmes du danger.

Et je suis moi aussi coupable – de n'avoir pas cherché plus tôt à identifier ces pionnières négligées, de ne pas avoir tenté de faire connaître ce petit cercle de femmes discrètement occupées à écrire et à marcher au-delà des feux de la rampe. Un cercle qui, soit dit en passant, s'est considérablement agrandi au cours des dix dernières années, récoltant enfin l'admiration qu'il mérite.

Tandis que j'entamais mes recherches – fouinant dans les bibliothèques et les archives – j'ai lentement accumulé un amas de données laissant penser que les femmes, tout comme les hommes, ont toujours pratiqué la marche. L'histoire regorge de femmes invisibles pour qui une marche en pleine campagne était une nécessité quotidienne, mais dans les guides de voyage inédits et épuisés, les lettres et peintures ayant survécu, j'ai commencé à trouver des femmes qui sont aussi parties marcher en quête d'inspiration, de consolation et de libération. En outre, il devenait évident que ces femmes marchaient avec bien plus de courage, d'audace et de complexité que leurs célèbres homologues masculins. À la différence de la plupart des marcheurs, elles n'avaient pas fait leur service militaire, n'avaient jamais été initiées aux grands principes de l'orientation ou de l'autodéfense. Elles risquaient aussi bien leur réputation sociale que leur sécurité physique en arpentant les zones sauvages, chose dont les hommes n'avaient guère de raisons de se soucier. Pour faire de telles randonnées, il fallait

Introduction

une dose de courage – pour ne pas dire de témérité – dont nous n'avons pas la moindre idée aujourd'hui.

Qu'est-ce donc qui a déclenché ce soudain besoin de s'évader ? Qu'est-ce qui les a poussées, ces femmes, à porter leur sac à dos sur des dizaines de kilomètres, souvent toutes seules, dans des endroits isolés et reculés ? Comment cette expérience les a-t-elle affectées ?

Je savais bien que je n'aurais jamais assez de place, ni dans ma tête ni entre les pages d'un livre de taille moyenne, pour inclure toutes les femmes remarquables que j'avais découvertes. J'ai donc choisi un groupe de femmes pour qui les longues marches dans la campagne ou la nature sauvage avaient entraîné un changement de vie radical : Frieda Lawrence, née von Richthofen ; Gwen John ; Clara Vyvyan, en compagnie de Daphné du Maurier ; Nan Shepherd ; Simone de Beauvoir ; Georgia O'Keeffe ; et – plus brièvement – Emma Gatewood.

Ce que j'ai découvert était souvent ahurissant, fréquemment dramatique, pour ne pas dire tragique, et en tout cas toujours profondément révélateur. Ces femmes ne marchaient pas pour « jouir de toute la liberté dont peut jouir un homme¹ » (comme aurait dit Jean-Jacques Rousseau), ni pour prendre de l'exercice, ni parce qu'elles y étaient obligées par leurs tâches ménagères. Elles marchaient afin de penser par elles-mêmes. De mettre de l'ordre dans leurs émotions. De comprendre les facultés de leur propre

1. Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou De l'éducation*, GF, Flammarion, 2009.

Méfiez-vous des femmes qui marchent

corps. D'affirmer leur indépendance. Elles marchaient pour commencer à exister, pour devenir tout court.

À travers le regard de ces femmes et les paysages au milieu desquels elles marchaient, j'en suis venue à comprendre certaines vérités non seulement à leur sujet, mais au mien aussi. Je n'en savais rien sur le moment, mais le voyage entrepris pour mettre mes pas dans les leurs était aussi une tentative de me libérer par la marche et l'écriture.

Parce que moi aussi, à l'instar de ces femmes que j'étudiais, je cherchais à m'éloigner de quelque chose. Tandis que je cheminai sur leurs traces – à travers le désert ou les plaines, le long de vallées et de chaînes de montagnes, au bord de canaux, de fleuves ou de la mer, en me déplaçant par l'imagination sur des cartes, – ce quelque chose auquel je voulais échapper a commencé à prendre forme. Pas tout à fait la forme que j'avais cru deviner. Quelque chose de plus massif, de moins maniable. Si bien que le présent ouvrage s'est intéressé au moins autant aux chemins de la pensée qu'à ceux que foulait les pieds des femmes en question. Et au moins autant à notre devenir qu'à notre façon de marcher.

1

AU COMMENCEMENT

« Je ne puis méditer qu'en marchant ;
sitôt que je m'arrête, je ne pense plus,
et ma tête ne va qu'avec mes pieds. »

Jean-Jacques Rousseau,
Les Confessions, 1782.

Enfant, je parcourais tous les jours une vallée galloise verdoyante. Nous appelions ce trajet – le long d'un large sentier creusé d'ornières, qui côtoyait un cours d'eau peu profond – « *going up the cwm* » (remonter la vallée). En gallois, vallée se dit *cwm*. Un Gallois aurait dit « *y cwm* », plutôt que « *the cwm* », mais nous n'étions pas gallois. Nous étions une famille anglaise d'exilés volontaires et nous nous donnions beaucoup de mal pour adopter la langue et les us et coutumes de cette communauté galloise isolée que mes parents avaient décidé de rejoindre. « *The cwm* » n'était ni tout à fait gallois ni tout à fait anglais. Comme nous, au fond.

Par un jour venteux et pluvieux, alors que nous remontions la *cwm*, mon père m'a révélé que j'étais une expérience. Ayant presque 10 ans, j'étais assez grande déjà pour imaginer des pipettes en verre et des

Méfiez-vous des femmes qui marchent

flammes bleues crachant une pluie d'étincelles cra-moisies. Chez nous, la science n'avait pas droit de cité. Donc le mot « expérience », avec ses connotations illicites, m'a surexcitée, car il paraissait m'attribuer un statut quasi magique.

— Quel genre d'expérience ? ai-je demandé, curieuse.

— Nous t'avons élevée de façon à ce que tu te sentes partout chez toi, a-t-il répondu. Où que tu sois et en n'importe quelle compagnie.

Ses paroles m'ont profondément troublée. Comment imaginer une époque où je ne serais pas chez moi, sans parler de me sentir chez moi. La précédente image de pipettes, de flammes cuivrées et d'incantations magiques s'est évaporée, remplacée par un vague sentiment de malaise. J'ai compris alors qu'un jour, je serais différente, je ne serais plus la fillette que j'étais. Et je serais ailleurs. Loin de ma famille, sans doute. Et pourtant – de manière incompréhensible et quelque peu déloyale, me semblait-il – je me sentirais encore chez moi.

— C'est pour ça qu'on ne va plus à l'école en ce moment ? ai-je voulu savoir, en me demandant si ma maîtresse, l'énorme Miss Jones, toujours vêtue de noir, avait compris que j'étais une expérience. Ma petite sœur avait quitté l'école comme moi, ce qui voulait dire qu'elle aussi, peut-être, était une expérience. Je n'étais pas sûre d'avoir envie qu'elle en soit une.

Mon père a levé les yeux vers le ciel pour observer une buse qui montait et retombait, abritant d'une main ses yeux contre la lumière pourtant réduite.

Au commencement

— Vous n’allez pas à l’école parce que vous pouvez apprendre plus de choses ici, dans cette vallée, que vous n’en apprendrez jamais dans ce trou infernal.

Et il a ôté la main de son front pour indiquer d’un ample geste le panorama vert et dégoulinant.

— Mais pourquoi est-ce que je suis une expérience ? ai-je insisté.

— Nous t’avons élevée selon les principes d’un génie qui s’appelait Rousseau, a répondu mon père.

J’étais éberluée. Jamais je n’en avais entendu parler, de ce Roo-so. Mon père m’expliqua aussitôt que monsieur Jean-Jacques Rousseau était un célèbre philosophe et qu’il avait écrit un livre sur un jeune garçon prénommé Émile. Celui-ci, semblait-il, était à l’origine de mon éducation. Comme lui, j’apprenais à « supporter les coups de la fortune ». Comme lui, j’apprenais « le vif sentiment de la vie » en plantant des graines et en regardant les papillons. Monsieur Rousseau (et son Émile imaginaire) allait partout à pied. Comme nous.

— Son livre a été interdit et brûlé, a ajouté mon père en faisant des moulinets avec sa canne. On en a fait des feux de joie quelques semaines à peine après la publication. Les gens dansaient autour des flammes.

Il a secoué la tête, puis il s’est tu, les yeux dans les miens.

— Laisse-moi te réciter la première phrase : « Tout est bien sortant des mains de l’Auteur des choses, tout dégénère entre les mains de l’homme¹. »

J’ai jeté un coup d’œil inquiet à sa canne. L’extrémité me paraissait un peu abîmée, là où il s’en était

1. *Ibid.*

Méfiez-vous des femmes qui marchent

servi pour écarter les ronces et les orties. Était-ce un signe de sa dégénérescence entre les mains d'un homme ?

— Les idées de Rousseau ont contribué à faire éclater la Révolution française, a-t-il ajouté. Mais *Émile* est son plus grand livre et tu es façonnée à partir de lui. Tu as *Émile* dans le sang.

L'idée d'être modelée sur un garçon me déplaisait. Et je n'avais à coup sûr aucune envie d'avoir un garçon dans le sang. J'aurais préféré une princesse. De préférence une princesse adoptée. En revanche, j'aimais assez l'idée d'être française. Ainsi que celle d'une révolution. Ces deux mots dégageaient un vague parfum d'événements palpitants et exotiques.

À cette époque, mes parents prenaient part à une révolution de leur cru. Mon père, poète, et ma mère, ancienne journaliste du magazine *Vogue*, avaient cherché refuge dans un petit village gallois, afin d'y mener une existence rustique et primitive, faisant pousser des fruits et des légumes, et publiant d'obs-curs journaux qu'ils envoyaient à leurs amis.

Depuis ce lieu reculé, sur la superbe côte de l'ouest du pays de Galles, nous marchions. C'était notre moyen de nous déplacer. De nous procurer à manger. De nous tenir chaud. De contester. Nous marchions parce que le paysage était beau et préservé. Nous marchions parce que Jean-Jacques Rousseau nous le recommandait.

Nous faisons aussi d'autres choses, bien sûr : nous avons appris le gallois ; nous avons trouvé le moyen de bien vivre avec les quelques sous que gagnait un poète ; nous avons lu (et encore lu et toujours lu) ; nous avons manié pinceaux et crayons de couleur ;

Au commencement

nous avons fait la cuisine et jardiné ; nous avons des volailles, des chats et un cochon. Mais notre principale activité, c'était la marche.

Certaines carences dans notre vie galloise contribuaient peut-être à nos déambulations fanatiques. Nous n'avions pas de voiture ; pas de chauffage central ; pas de téléphone ; pas de télévision ; pas de vélos, ni de scooters, ni de patins à roulettes – rien de ce qui pouvait rouler ; pas de vacances ; pas de congélateur, de micro-ondes ni de lave-linge ; pas de radio ni de système sono ; pas d'argent.

Plusieurs choses étaient interdites chez nous, notamment : les bandes dessinées ; tous les écrits d'Enid Blyton, quels qu'ils fussent ; les poupées avec des seins comme des cornets de glace et des noms du genre Barbie ou Cindy ; le pain blanc prétranché dans un emballage plastique ; les bonbons ; la musique pop ; les chaussures à semelles compensées.

C'était en outre une époque où n'existaient ni Internet ; ni Amazon ; ni Uber ; ni les *fast-foods* ; ni les avions *low cost* ; ni les écrans ; ni les machines à café... ni aucune des commodités de la vie au XXI^e siècle.

Cela dit, ni monsieur Rousseau ni son Émile n'avaient rien eu de tout cela, eux non plus.

Rousseau, l'ange gardien veillant sur mon éducation d'enfant, était l'homme qui avait élevé l'acte tout simple qu'était la marche au rang d'activité quasi mystique, de moyen suprême pour en arriver à la contemplation philosophique et à la réflexion sur soi-même. Il figure dans presque tous les livres ayant la marche pour sujet. Des citations lapidaires tombées de sa plume agrémentent les couvertures de livres, les sites

Méfiez-vous des femmes qui marchent

Internet et les blogs sur la randonnée. Pour Rousseau, celle-ci n'était pas seulement le moyen idéal pour rassembler ses pensées éparses, mais incarnait aussi la liberté. Il a commencé à la pratiquer à l'âge de 15 ans et il a passé une grande partie de sa vie d'adulte à marcher et à penser, pour ensuite écrire : « Jamais je n'ai tant pensé, tant existé, tant vécu, jamais je n'ai tant été moi, si j'ose ainsi dire, que dans [les voyages] que j'ai faits seul et à pied¹. »

Ma formation a commencé dans la matrice. Lorsque ma mère était enceinte de moi, mon père lui lisait tout haut des passages de l'*Émile* de Rousseau. Chaque jour, tandis qu'elle serrait entre ses bras son ventre qui s'arrondissait, dans le lit de leur petit meublé, la voix sonore de mon père déclamait les opinions de Rousseau sur l'importance de l'alimentation au sein, sur les méfaits des langes, sur la nécessité de jouer hors de la maison. Aujourd'hui encore, je me demande si le besoin de marcher de Rousseau, son agitation, son envie de liberté ont pu s'infiltrer dans mon inconscient de petit embryon.

Un jour, beaucoup plus tard, mon père m'a dit que Rousseau avait abandonné chacun de ses cinq enfants, les déposant tout bébé sur les marches d'un orphelinat, contre la volonté de la compagne de toute sa vie. Je me suis sentie écœurée et déstabilisée par cette information. Comment quelqu'un qui n'avait pas été capable d'élever ses propres enfants avait-il pu avoir une telle influence sur ma vie ? Peut-être aurais-je dû lire les œuvres complètes de Rousseau, isoler l'homme de ses idées. Au lieu de quoi, j'ai cherché à

1. Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, Folio, 2009.

en savoir plus sur Thérèse Levasseur, la lingère avec qui Rousseau a vécu pendant trente-trois ans, tout en refusant de l'épouser. Bien qu'elle ne soit guère qu'une note de bas de page dans la plupart des biographies de Rousseau, on a retrouvé en 1991 toute une liasse de lettres de sa main, qui ont permis aux spécialistes de constater sa désolation et sa peine lorsque Rousseau, l'ayant laissée nourrir leur premier fils pendant quelques semaines, insista pour l'abandonner. Et il eut la même cruelle exigence après la naissance de chacun de leurs enfants. Dépendant entièrement du bon vouloir de Rousseau, Thérèse céda à contrecœur¹.

Pendant quelque temps, la vie de Thérèse – l'espace étriqué et circonscrit où elle vivait, son inéluctable tragédie personnelle – m'a hantée. Je n'arrivais à m'en libérer qu'en sortant marcher. Car la marche n'est rien d'autre que l'articulation corporelle de la liberté. Marcher, c'est savoir que nous contrôlons nos membres et nos muscles, que nous sommes capables de nous éloigner, de continuer notre route, de nous enfuir.

Et j'ai voulu échapper au fantôme de Thérèse. Il me semblait que c'était elle, et non cet Émile, fictif et baladeur, qui courait dans mes veines.

— Et je suis une expérience qui a bien tourné ? ai-je demandé à mon père quelques mois après la révélation qu'il m'avait faite.

Ma sœur et moi n'étions toujours pas retournées à l'école. Nous passions nos journées à marcher en

1. Mary Ann Glendon, *Les Lettres inédites de Marie-Thérèse Levasseur*, Columbia : *A Journal of Literature and Art*, n° 18/19, 1993.

Méfiez-vous des femmes qui marchent

quête de fleurs sauvages, puis à les identifier grâce à notre *Guide de la flore galloise*, à les dessiner sur des feuilles A4 de papier mince comme du papier de soie et à écrire des poèmes à leur sujet. Cela faisait des mois que nous n'avions pas touché à nos exercices de calcul, additions, soustractions, multiplications et divisions. Chez nous, les chiffres, non plus que la science, n'avaient aucune importance. Je me demandais s'il n'en allait pas de même chez monsieur Jean-Jacques Rousseau et son Émile.

— L'expérience n'est pas encore terminée, m'a répondu mon père, énigmatique.

— Mais je vais à pied partout, ai-je dit.

J'en avais assez de la marche. Je voulais me déplacer en voiture. Comme Siân qui habitait la ferme en face de notre cottage. Siân allait à l'école en voiture, elle se rendait en voiture jusqu'à Aberystwyth. De temps à autre, Siân agitait une main poisseuse et rose par la fenêtre baissée, quand sa voiture glissait devant chez nous. Siân vivait une vie motorisée de luxe et d'aventure. Moi, j'en avais plein le dos d'être une expérience. De n'aller nulle part, sauf quand je remontais la *cwm* ou descendais jusqu'à la grève de galets gris qui puait la pourriture marine. Je voulais être comme Siân.

— Eh oui, tu vas à pied partout, m'a dit mon père. Rousseau serait très fier de toi.

— Mais je croyais qu'il était mort, ai-je protesté, déconcertée. Et en tout cas, pourquoi on ne peut pas avoir une voiture comme tout le monde ?

Ou une télé, ou un congélateur, ou un grille-pain, ai-je ajouté en mon for intérieur. Siân avait toutes ces choses chez elle. Et elle avait même une paire de

Au commencement

chaussures en plastique orange à semelles compensées que je convoitais avec une concupiscence presque aussi vive que celle que m’inspirait sa voiture.

— Ça viendra peut-être, a dit mon père en se frottant la barbe, puis il a ajouté : John, le fermier, va m’emmener dans sa voiture ce soir... pour un cours de conduite.

J’en ai eu le souffle coupé. Une voiture ! Nous allions avoir une voiture et devenir des gens normaux. Mon père serait un père normal. Plutôt qu’un poète allumé faisant des moulinets avec sa canne. Et moi, je serais une fille normale. Plutôt qu’une expérience. Je n’aurais plus dans mes veines le sang d’un jeune Français mort depuis longtemps.

Plus tard, ce soir-là, mon père est revenu de son « cours de conduite », discret et penaud. Il avait renversé la voiture dans un fossé. Ils étaient indemnes, John le fermier et lui, mais la voiture était bonne pour la casse. Jamais il n’a pris une autre leçon de conduite. Et moi, j’ai cessé de rêver d’être normale.

Peu de ces femmes du passé, qui choisissaient de parcourir de longues distances dans des zones plus ou moins désertes, étaient considérées comme vraiment normales.

On trouvait Simone de Beauvoir étrange parce qu’elle préférait randonner seule, vêtue de façon tout à fait inappropriée. Georgia O’Keeffe passait pour bizarre parce qu’elle marchait la nuit et traînait des ossements gigantesques à travers le désert. On se disait que Gwen John était excentrique, parce qu’il lui arrivait de dormir dehors, sous les arbres, souvent avec ses chats. Quant à Frieda Lawrence – considérée en général comme la plus rebelle de toutes – elle avait

Méfiez-vous des femmes qui marchent

la réputation d'être tout bonnement anormale. Car enfin, une mère normale quitte-t-elle ses enfants pour aller courir le monde sans un sou en poche ?

Étrange. Bizarre. Excentrique. Anormale. Des mots si restrictifs, avec leur peur sous-jacente, leur incompréhension, leur exclusion. Mais moi, j'avais été élevée « afin de vivre, au besoin, parmi les neiges d'Islande, ou sur les rochers brûlants de Malte » (merci, monsieur Roo-so). Comment aurais-je pu résister à l'attrait de ces folles de randonneuses, avec leur volonté de défi, hardie et séduisante ? Impossible. Mais pourrais-je jamais être aussi courageuse ?

2

À LA RECHERCHE DE LA LIBERTÉ :
FRIEDA VON RICHTHOFEN

Bois, montagnes et lacs.
Allemagne et Italie. Espaces inconnus.
Mémoire. Vestiaire. Sang à la tête.
Émerveillement. Enfants¹.

« Quelque chose avait sombré en elle,
quelque chose s'était brisé et ne serait plus
jamais intact. Elle acceptait tout cela, la souffrance
qui l'avait laissée à vif, elle l'acceptait. »

Frieda von Richthofen,
And the Fullness Thereof, 1964.

Le 5 août 1912, Frieda von Richthofen, aristocrate allemande de 33 ans, mariée et mère de trois enfants, se réveilla au son de la pluie. Il était 4 heures et demie du matin. Des bandes frémissantes de lumière nacrée

1. Les citations attribuées à Frieda Lawrence mais sans faire l'objet d'une note en bas de page sont empruntées à ses propres écrits, *Not I, But the Wind...* et *Frieda Lawrence : The Memoirs and Correspondence*, publiés sous la direction d'E. W. Tedlock.

Méfiez-vous des femmes qui marchent

se faufilaient sur le côté des volets. Elle ouvrit les yeux, vaguement consciente de la présence de son jeune amant occupé à fermer leurs havresacs, en fredonnant à mi-voix. Enfin, elle était sur le point de partir vivre une véritable aventure, le genre d'escapade dont elle rêvait depuis dix ans. Une décennie longue et aride, durant laquelle, à force de réprimer ses émotions, sa vie dans une confortable demeure de banlieue, à la périphérie du grand centre industriel qu'était la ville de Nottingham, avait failli la rendre folle. Une ou deux liaisons illicites et le profond amour qu'elle portait à ses jeunes enfants avaient (plus ou moins) préservé sa raison.

Son amant était un écrivain débutant et sans le sou, D. H. Lawrence, fils d'un mineur de fond, dont elle avait fait la connaissance quatre mois plus tôt. Ensemble, ils s'étaient penchés pendant des jours entiers sur des cartes géographiques et des guides de voyage, afin de mettre au point leur parcours : il fallait traverser « les hauteurs et contreforts des Alpes bavareses », puis le Tyrol autrichien, franchir le col de Monte Giovo jusqu'au Haut-Adige et enfin descendre vers les grands lacs du nord de l'Italie. « La voie impériale, » comme disait Lawrence, celle où « passaient les grandes processions, tandis que les empereurs descendaient vers le sud... [une voie] quasi oubliée, une route presque sortie des esprits¹. »

Il ne s'agissait pas tant d'aventure que d'évasion. Ils avaient plusieurs raisons de fuir : se soustraire aux foudres de l'ex-mari de Frieda, le professeur Ernest

1. D. H. Lawrence, « Le crucifix de l'autre côté des montagnes », *Crépuscule sur l'Italie*, 1954.

Weekley, ainsi qu'à celles de ses parents, qu'offusquaient les origines sociales de l'amant choisi par leur fille ; échapper aux services postaux chargés d'acheminer les liasses de lettres envoyées par Ernest et retransmises par la mère de Frieda – lui interdisant de revenir chez elle, sauf quand elles la suppliaient de le faire, et portant de plus en plus souvent Lawrence au paroxysme de la fureur et du désespoir.

Par la suite, ces six semaines de marche devaient faire figure de « fugue à deux » et devenir la source d'une volumineuse mythologie. Toutefois, les faits laissent penser qu'il s'agissait plutôt d'une tentative enfiévrée d'acquérir leur liberté et d'un désir, fervent mais inexprimé, de se reconstruire. Dès le premier pas, fait dans la brume et le crachin, Frieda entreprit de se réinventer sous l'avatar d'une femme sans enfants, laissant derrière elle les restrictions et responsabilités inhérentes au rôle de mère de famille dans l'Angleterre edwardienne. Du jour au lendemain, pour ainsi dire, la grande bourgeoise vêtue et chapeauté à la dernière mode, chargée d'élever ses enfants et de régenter de nombreux domestiques, devint quelqu'un de radicalement différent : une femme pour qui le confort l'emportait sur l'élégance (ce qui n'est pas rare lorsqu'on randonne en pleine campagne), prête à s'occuper en personne de ses repas et de sa lessive, troquant les bains savonneux pour des bassins d'eau glacée et les toilettes avec chasse d'eau dernier cri pour de brèves étapes accroupie parmi les buissons. Et surtout, elle serait désormais une femme sans enfants, sans voisins, sans le moindre cercle d'amis locaux, ayant renoncé à tout

Méfiez-vous des femmes qui marchent

cela à la seule fin de récupérer et de réaffirmer sa place dans le monde.

L'homme que Frieda choisit d'aimer exacerba son isolement. Lawrence parlait avec un fort accent du Derbyshire. Originaire d'un petit village de mineurs, il était mal fagoté. Il avait en outre six ans de moins qu'elle, en ces temps où les femmes épousaient en général des hommes plus âgés. Quitter des enfants, un foyer confortable, un mari prospère, c'était briser tous les tabous. Les quitter pour un tel homme, c'était à n'y pas croire.

En 1912, les femmes ne faisaient pas des choses pareilles. Surtout pas les mères.

Frieda et Lawrence enfilèrent leurs imperméables Burberry assortis et elle compléta sa tenue en se coiffant d'un chapeau de paille dont la calotte était entourée d'un ruban de velours rouge. Lawrence portait un panama plutôt mal en point. Ils enfoncèrent un réchaud à alcool dans un sac à dos en toile, car ils avaient l'intention de faire cuire leur dîner au bord de la route. À eux deux, ils totalisaient 23 livres sterling, soit à peine de quoi gagner l'Italie. Frieda proposa de coucher à la belle étoile, par souci d'économie. Mais aussi parce qu'elle avait toujours rêvé de dormir enveloppée dans un cocon de foin. Ils le firent une seule fois, ce qui leur valut une nuit blanche glaciale au cours de laquelle ils n'arrêtèrent pas de se gratter.

Voilà à quoi je pense, cent six ans plus tard, au jour près, en faisant mes bagages. Serai-je capable de montrer autant de bonne humeur et de persévérance que Frieda ? Elle n'était pas du tout accoutumée à marcher dans la neige, à dormir dans des meules de

foin glacées, ni à cuire des œufs sur un réchaud à alcool. Et pourtant, jamais elle n'a songé à se raviser, ni à emprunter le tout nouveau chemin de fer menant d'Innsbruck à Bolzano et de là jusqu'à Vérone.

Moi, j'ai l'excuse de traîner à ma suite des enfants et un mari. Je contemple nos quatre sacs à dos, nos quatre paires de chaussures de randonnée, nos quatre passeports. C'est la première de nos excursions en famille à laquelle ne participent pas tous nos enfants. Maintenant qu'elles sont majeures, nos deux filles aînées ont décidé de ne pas venir avec nous. À l'instar de Frieda, je commence à me faire à l'idée d'une vie dans laquelle je ne jouerai pas automatiquement le rôle de la mère. Sensation troublante qui vient me rappeler que la maternité est une interminable accumulation de pertes, une coupure prolongée du cordon ombilical qui nous reliait naguère à nos enfants. La liberté, après laquelle je soupirais lorsqu'ils étaient accrochés à mes jupes, se profile désormais à l'horizon. Mais au lieu d'en éprouver un coup de fouet, je ressens une tristesse poignante à l'idée d'une vie qui ne sera jamais plus la même.

Un bref instant, je me demande si je parviendrai un jour à comprendre pleinement Frieda von Richthofen, cette femme si désespérément avide de liberté, si résolue à découvrir sa vraie nature qu'elle en perdit les trois enfants qu'elle adorait. Suivre la trace de ses pas est pour moi une tentative de me hisser à l'intérieur de son esprit, de saisir comment la topographie des Alpes a pu altérer son paysage émotionnel au cours de ces semaines tumultueuses. « Nous nous sommes mis en route, tout joyeux, écrit-elle dans ses mémoires, intitulés *Not I, But the Wind...*, écrits vingt-quatre années

Méfiez-vous des femmes qui marchent

plus tard. Pour chacun de nous deux, c'était une grande aventure... et dans notre aventure nous étions heureux, libres¹... » Plus tard, elle notera à quel point cette aventure fut palpitante, « tout à fait merveilleuse ». Et pourtant, cet épisode crucial – à l'occasion duquel ils se mirent en route dans l'inconnu et qui, tous les biographes sont bien d'accord pour le dire, fut l'un des moments les plus forts de la vie de Lawrence – n'a même pas droit à vingt-cinq lignes dans les mémoires de Frieda. Cette aventure se révéla comme un abandon téméraire de son ancienne personnalité, une désertion spectaculaire de tout ce qu'elle avait été. Une désertion dont Lawrence n'était pas seulement le complice, mais la force vive. N'est-ce pas au fond le sort de la muse ? Se réinventer selon les besoins de son maître, l'artiste.

Pendant, à la naissance de leur amour, Frieda avait le sentiment d'être infiniment plus qu'une muse. Ce n'était pas seulement pour servir d'inspiratrice à un homme qu'elle avait abandonné sa famille. Elle serait sa collaboratrice. Et pour remplir ce rôle, elle devait être libre. Lawrence voulait qu'elle le soit. Elle méritait d'être libre. Mais en fuyant loin de ses enfants et de son universitaire de mari, confit dans ses habitudes, trouva-t-elle vraiment la liberté ? Je fourre à grande-peine les mémoires de Frieda dans ma valise, en compagnie d'un recueil posthume de souvenirs divers, notés de manière sporadique durant les dix dernières années de sa vie et dont une bonne moitié relève plutôt de la fiction. Dans une lettre, elle avait dit de ces

1. Frieda Lawrence, *Not I, But the Wind...*, Granada Publishing, 1983.

TABLE

Les femmes qui marchent.....	9
Introduction. Où sont les femmes?.....	15
1. Au commencement.....	29
2. À la recherche de la liberté : Frieda von Richthofen.....	39
3. À la recherche de soi et de la solitude : Gwen John	91
4. Le poids de la complexité Clara Vyvyan avec le concours de Daphné du Maurier.....	173
5. À la recherche de soi-même et du sens de la vie : Nan Shepherd.....	209
6. À la recherche du corps : Simone de Beauvoir.....	273
7. En quête d'espace : Georgia O'Keeffe	333
8. Retour à la maison	413
Épilogue. Nos âmes sauvages de marcheuses ..	423
Remerciements.....	431

« On trouvait Simone de Beauvoir étrange parce qu'elle préférerait randonner seule, vêtue de ses habits de ville. Gwen John était excentrique parce qu'il lui arrivait de dormir dehors, sous les arbres, souvent avec ses chats. Quant à Frieda Lawrence, elle avait la réputation d'être anormale. Car enfin, une mère digne de ce nom quitte-t-elle ses enfants pour aller courir le monde sans un sou en poche ? »

Les nombreuses femmes qui ont eu l'audace d'entreprendre de longs voyages ont pour la plupart disparu dans les brumes de l'histoire. Aujourd'hui, leurs récits sont redécouverts.

Grâce à la marche, ces femmes ont trouvé leur indépendance et se sont parfois même autorisé un changement de vie radical. Nan Shepherd, poétesse écossaise ; la peintre galloise Gwen John ; Clara Vyvyan, voyageuse et randonneuse ; l'écrivaine et philosophe Simone de Beauvoir ou Georgia O'Keeffe, célèbre peintre américaine, en témoignent.

Artistes, philosophes, écrivaines, ces femmes ne marchaient pas pour jouir de toute la liberté dont peut jouir un homme, ni pour faire de l'exercice. Elles marchaient afin de penser par elles-mêmes, de mettre de l'ordre dans leurs émotions, d'affirmer leur indépendance. Elles marchaient pour exister.

Annabel Abbs s'est imposée comme la nouvelle auteure anglaise de biographies à succès (Frieda, la véritable histoire de Lady Chatterley, La Fille de Joyce), récompensée par la critique et traduite à l'étranger. Immobilisée après un grave accident, Annabel Abbs va renouer avec la marche en partant sur les pas de femmes artistes et intellectuelles.